Ce que l'on sait de soi savant : motifs et tons des rapports entre vie et science. Biologie–archéologie

Sébastien Plutniak

▶ **To cite this version:**

Sébastien Plutniak. Ce que l'on sait de soi savant : motifs et tons des rapports entre vie et science. Biologie–archéologie. Nicolas Adell; Jérôme Lamy. Ce que la science fait à la vie, 31, CTHS, pp.109-129, 2016, Orientations et méthodes, 978-2-7355-0847-1. halshs-01418855

HAL Id: halshs-01418855
https://shs.hal.science/halshs-01418855

Submitted on 29 Nov 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ce que l'on sait de soi savant : motifs et tons des rapports entre vie et science. Biologie–archéologie

Sébastien Plutniak

[Version auteur. La référence de la version publiée est : Sébastien Plutniak 2016, « Ce que l'on sait de soi savant : motifs et tons des rapports entre vie et science. Biologie–archéologie », dans *Ce que la science fait à la vie*, sous la dir. de Nicolas Adell et Jérôme Lamy, Orientations et méthodes, 31, Paris : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, p. 109–129.]

Plan de l'article

1 Œuvre scientifique et forme de vie personnelle 5

2 Œuvre scientifique et famille 8

3 Œuvre scientifique et engagement dans la cité 10

4 Conclusion 11

À Toulouse, les années 1960 et 1970 furent celles d'un développement scientifique inédit. La ville entre alors dans les rangs des pôles scientifiques français d'envergure (Grossetti 1994). Les cas des sciences biologiques et archéologiques témoignent de cette évolution.

En 1964, Jacques Ruffié crée le centre d'hémotypologie. L'étude scientifique de la répartition mondiale des groupes sanguins venait répondre aux problèmes médicaux liés à la généralisation de la transfusion sanguine. Cette même année, Jean-Pierre Zalta, chercheur à l'institut de biologie physico-chimique de Paris, rejoint son ancien collègue Jean Asselineau, nommé en 1960 maître de conférence en biochimie à la faculté des sciences de Toulouse. En 1970, Jacques Ruffié créé l'Institut pyrénéen d'études anthropologiques (Ipea), rassemblant des chercheurs d'horizons divers – ethnologues, anthropobiologistes, linguistes, géographes et archéologues. Parmi ces derniers, figure Jean Guilaine, alors chercheur au Cnrs depuis 1963. Parallèlement, et toujours la même année, Jean Asselineau et Jean-Pierre Zalta fondent l'Institut de biologie cellulaire et de génétique qui figurera parmi les laboratoires de pointe en biochimie et génétique. En 1977, Jacques Ruffié confie la direction du Centre d'hémotypologie à Georges Larrouy. De son côté, l'année suivante, Jean Guilaine créé le Centre d'anthropologie des sociétés rurales, associant ethnologues et archéologues, dans la continuité de l'Ipea.

Cette avalanche de dates, jalons d'autant de faits institutionnels, ne nous indique au fond qu'un maillage que déborde la trame des trajectoires individuelles sous-jacentes. La série chronologique a peu à voir avec l'expérience subjective des situations qu'elle réduit à une liste. Quand bien même a-t-on vécu et accompli des choses, l'objectivation de leur cumul dépasse les capacités cognitives d'un sujet, la remémoration ne se réduisant pas à la mise en mot des contenus mémoriels [1]. Jean-Pierre Zalta raconte ainsi :

> Ce laboratoire a été construit et créé en 1970. Le premier directeur, pendant quatre ans a été Asselineau. Puis, j'ai été nommé directeur et l'ai été jusqu'à ce que je parte à la retraite. Ça fait de 74, 75 à 85 je crois. Vous avez besoin des dates ? Je vais vérifier les dates. Je ne connais pas ma vie par cœur ! [rit]

Ne pas connaître sa vie par cœur : la formule peut paraître paradoxale. Quelle serait en effet cette part de soi qui pourrait ainsi nous échapper ? Qui y a-t-il de plus intime à soi, de plus sujet à connaître sa propre existence, sinon soi-même ? Et pourtant, il semblerait qu'une disjonction puisse exister entre les réalisations, ce que l'on a vécu, conçu – nos œuvres – et la personne que l'on est à l'heure de parler, soi-même en tant que manifestation organique d'une existence continuée. Ce rapport, entre ce que l'on a fait et ce que l'on est, concerne au premier chef les problèmes liés à la biographie.

Les lettres, mémoires, ou archives font la matière éparse du biographe, qu'il s'attache à recouper avec plus ou moins de bonheur. Cette matière biographique est sujette à des contraintes, des limites, spécifiques. Elle pose premièrement le problème d'un décalage bien connu entre les représentations et les pratiques (ou, autrement dit : la représentativité des représentations par rapport à ce qui se serait effectivement passé dans la vie du biographé) ; et, deuxièmement, le problème de la représentativité de la vie d'une personne par rapport à celles d'autres personnes avec lesquelles elle a en commun de contribuer à l'émergence d'un *individu collectif* (Descombes 1992). Marc-Antoine Kaeser a pu appeler « cul de sac sociologique de l'approche biographique » ce type d'interrogation, où la biographie est réduite à un moyen de restituer un « contexte » [2].

Soumettre le récit de vie à ce type d'interrogation conduit en effet à présupposer une disjonction entre une pratique scientifique et la manière d'en rendre compte ; il engage également à approcher la matière autobiographique non pour elle-même, mais à l'aune de la matière biographique pour en détecter et en rectifier les écarts. Ici, notre objet sera, résolument, le récit de vie en tant que tel [3]. Il entraîne avec lui tout autant ce que la pratique imprime au praticien que ce que le praticien estime savoir de sa pratique ; que cela concerne tout autant ce que la pratique suscite – disons, l'œuvre – que ce que la pratique suppose – disons, la vie.

Anne Collinot propose de ne pas présupposer ces distinctions à bords francs, en les enveloppant dans une notion d'ordre supérieur, l'*œuvre-travail*, afin de rendre

1. Bloch 2009, p. 56.
2. Kaeser 2003, p. 142–143.
3. Les sciences sociales sont fortes d'une abondante littérature sur cet objet ; les réflexions de Daniel et Isabelle Bertaux, notamment, ont considérablement imprégné cet article.

compte des incidences entre vie et œuvre [4]. Nous souhaiterions viser ici une intégration similaire, en opérant toutefois un détour légèrement différent. Si nous soutenons une indistinction de principe entre la vie et l'œuvre, nous butons sur les situations où, justement, le savant qui se dit recourt à cette distinction et lui confère une pertinence. Même si la réalité observée (sur sources ou ethnographiquement) de la vie savante ne correspond pas à l'auto-narration des savants, sommes-nous pour autant autorisés à délaisser cet aspect émique ? Deux raisons semblent justifier le maintien de cette distinction : parce qu'elle est analytique et parce qu'elle fait sens pour les acteurs eux-mêmes.

Tout en la conservant, il s'agira de raffiner la compréhension des rapports qu'établissent les savants entre vie et œuvre. Si l'enjeu est de penser la vie et l'œuvre, c'est d'une pensée qui intègre – et non oppose – affection et raison dont nous avons besoin. C'est l'attribution disjonctive des affects à la vie et de la raison à l'œuvre, conduisant à opposer ces deux couples, qui est à dépasser. En admettant la vie et l'œuvre comme deux catégories analytiques, nous considérerons d'une part leurs affections réciproques (l'œuvre telle qu'elle est affectée par la vie, la vie telle qu'elle est affectée par l'œuvre) et, d'autre part, leurs transformations et les manières dont elles peuvent se substituer l'une à l'autre. Ce qui importe, c'est de rendre compte de la variabilité du bornage des périmètres respectifs de la vie et de l'œuvre ; d'établir un cadre de compréhension intégrant la variabilité des configurations possibles. L'absence de frontière ne devient qu'un cas particulier. La notion de style, et les déclinaisons qu'elle permet d'envisager, nous permettrons de saisir cette variabilité.

Chez l'historien d'art Henri Focillon, le style recouvre deux acceptions. La première l'envisage comme un absolu :

> une qualité supérieure de l'œuvre d'art, celle qui lui permet d'échapper au temps, une sorte de valeur éternelle […]. Par cette notion l'homme exprime son besoin de se reconnaître dans sa plus large intelligibilité, dans ce qu'il a de stable et d'universel, par-delà les ondulations de l'histoire, par delà le local et le particulier. [5]

La seconde l'envisage en tant que variation, une succession, un enchaînement de formes unies par des convenances (et il insiste : un enchaînement et non une collection de formes) :

> …un développement, un ensemble cohérent de formes unies par une convenance réciproque, mais dont l'harmonie se cherche, se fait et se défait avec diversité [6].

Par exemple, dans sa définition architecturale et formelle, stéréotomique, une ogive est la même en tous lieux. Seulement, elle varie selon les rapports qu'elle entretient avec l'environnement formel dans lequel elle est intégrée : au XII^e^ s. en Lombardie elle n'a pas engendré de style, en Champagne et en Île-de-France, cela a été le cas : le style gothique [7]. Fort de ces distinctions, Focillon suggère ensuite lui-même que la notion de style puisse être transférée de l'œuvre d'art à la vie, dès lors que celle-ci est envisagée comme forme, à l'instar des œuvres.

4. Collinot 2012.
5. Focillon 1934/2000, p. 11.
6. Focillon 1934/2000, p. 11.
7. Focillon 1934/2000, p. 12.

> …tous les arts peuvent être conçus sous l'espèce d'un style – et jusqu'à la vie même de l'homme, dans la mesure où la vie individuelle et la vie historique sont des formes. [8]

Ainsi, le style, lorsqu'il concerne la vie savante, pourra être décliné sous les deux aspects de la persistance et de la mise en mouvement. L'enjeu consiste à comprendre cette tension qui, en elle-même, apparaît contradictoire. La littérature sur ce problème abonde. Pour Paul Ricoeur, l'individu persiste au travers de son identité personnelle, composée des identités *idem* et *ipse*, qui sont deux manières de se saisir en tant qu'identique à soi. La dynamique temporelle est apportée par l'identité narrative, qui vient mettre en mouvement cette identité personnelle (Ricoeur 1990). Bien qu'inévitablement réductrice, cette présentation de la pensée de Ricoeur permet néanmoins de dégager deux caractéristiques de l'identité narrative : premièrement, elle est extérieure à l'identité personnelle. C'est un opérateur qui s'ajoute, enveloppe et concilie l'*idem* et l'*ipse*. Deuxièmement, elle est nécessaire, universelle, consubstantielle au fait d'être une personne.

Nous souhaiterions ici aller dans une direction quelque peu différente et suggérer, premièrement, qu'à l'image de ce que propose Focillon, que la forme peut s'engendrer elle-même, que *la vie pour l'œuvre* et *la vie comme œuvre* puissent se générer de concert. Et, deuxièmement, qu'il y a des raisons de croire que la narrativité ne soit qu'une composante contingente et non suffisante de la constitution d'une personne. Galen Strawson et Maurice Bloch ont pu avancer des arguments intéressants à ce sujet (Bloch 2009 ; Strawson 2004).

Le style [9], tel qu'entendu ici, se restreint à désigner les manières de rapporter l'une à l'autre sa vie et son œuvre – en comprenant les cas allant de l'intégration complète au découplage radical – tout en admettant que ce rapport soit à la fois le mien propre, et entraîné dans une dynamique qui me dépasse. Ce style, c'est la conjugaison de motifs et de tons. Les premiers se déploient sous contrainte et il est fait hypothèse que leurs configurations sont partagées et existent en nombre limité (tout en étant sujets à une évolution). Les seconds désignent les nuances, le chromatisme qui fondent la manière propre à cette personne. L'analyse d'un récit de vie peut dès lors se donner deux objets : d'une part, la restitution, à partir du matériau narratif, des situations historiques effectivement vécues par le narrateur ; d'autre part, l'ethnographie de la situation d'interaction prise pour elle-même, laquelle autorise l'étude de deux aspects : premièrement ce qui est propre et contextuel à cette situation (le rapport qu'entretien le récit avec les lieux, les objets, les moments, l'interlocuteur) et, deuxièmement, ce qui informe cette situation tout en la dépassant en tant que symptôme d'une disposition stable d'un rapport à soi. L'analyse stylistique du rapport entre vie et œuvre, dans une perspective ethnographique, vise ce dernier aspect.

Ces notions posées, nous les mettrons à l'épreuve des récits de vie de trois savants toulousains, collectés dans le cadre du programme d'étude du « Patrimoine immatériel du Toulouse scientifique moderne » [10]. Ce sont ceux de Jean Guilaine,

8. Focillon 1934/2000, p. 12.

9. La catégorie de style a déjà fait l'objet de multiples recours dans les sciences de la science : pour le détail, nous renvoyons à l'article de Jean Gayon (Gayon 1996).

10. Le projet Patous s'est attaché à collecter les récits de vie de chercheurs, issus d'un large spectre disciplinaire.

archéologue spécialiste du Néolithique et de l'âge du Bronze, professeur au Collège de France et, depuis 2011, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; de Georges Larrouy, médecin, parasitologue, anthropobiologiste et président d'université ; et de Jean-Pierre Zalta, biologiste, ayant amplement contribué à introduire la biologie moléculaire à Toulouse.

Il ne s'agira pas ici de peindre le portrait exhaustif de ces hommes d'exception. (Ici, le terme n'est pas que laudatif : de fait, ces trois scientifiques ont eu à divers égards des activités dont l'ampleur excède celles observables dans la plupart des carrières ; ces trois cas ne permettent donc pas d'envisager des carrières en, disons, « mode mineur ».) Nous tacherons d'identifier la stylistique propre à chacun de ces trois savants quant à la manière dont ils accordent l'œuvre et la vie, et cela à partir des sutures qui s'observent dans leurs récits [11]. La vie dont il est question, qui à la fois suscite et suppose l'œuvre, est approchée à trois échelons d'analyse, qui correspondent à trois focales au prisme desquelles il est possible de rendre compte de soi tel qu'en rapport à d'autres personnes : la forme de vie personnelle, l'institution familiale et l'engagement dans la vie publique.

1 Œuvre scientifique et forme de vie personnelle

Jean Guilaine débute sa carrière dans les plaines languedociennes. Rapidement, il investit des espaces de plus en plus éloignés : d'abord la Catalogne, puis, dès 1981, l'Italie centrale, puis Chypre – dès 1991 –, la Grèce. Il résume ainsi l'enchaînement de ses chantiers qui l'ont amené, chaque fois, un pas plus près du Proche-Orient :

> J'ai fait le chemin inverse des néolithiques. Eux sont partis, sont allés vers l'ouest et, moi, j'ai commencé à l'ouest, je suis allé au centre, puis je suis allé à l'est.

Le rapport que Jean Guilaine suggère, tenant son propre itinéraire comme à rebours de celui des vecteurs de la néolithisation, nous conduit – au-delà de l'analogie – à un point crucial de ce qu'est une vie en science : le lien qui unit le chercheur à son objet d'étude. Le mathématicien, et pionnier de l'informatique, Alan Turing a abondamment consacré sa réflexion aux manières de devenir une machine humaine, calculante. Jean Guilaine, par le mouvement d'une vie de recherche, a pu lui aussi faire corps avec son objet d'étude. Son œuvre scientifique, élaborée aux côtés de l'ethnologue Daniel Fabre et de leurs collaborateurs du Centre d'anthropologie des sociétés rurales, s'édifie dans la seconde moitié du XX^e^ siècle. Cette période, marquée par la fin du colonialisme, le recentrement des recherches sur la France, tout comme par la fin d'un certain mode de vie rural, les placèrent dans la perspective d'une certaine urgence, de la nécessité d'un sauvetage, tout autant des matériaux archéologiques que des mémoires et des pratiques encore présentes dans les campagnes occitanes. Faire corps, c'est bien l'expression d'une forme d'engagement, d'une implication réciproque, en acte, concrète, du chercheur et de son objet : c'est faire vivre, maintenir en soi et assurer un devenir à ce qui, dès lors, ne peut plus seulement être tenu pour un « objet d'étude ».

11. De fait, le texte qu'on lit ici procède d'une interprétation des propos de nos interlocuteurs, au risque et à la réserve évidentes que ceux-ci peuvent ne pas y souscrire.

Si le corps peut intégrer l'œuvre, réciproquement, l'œuvre peut envelopper le corps et l'emporter au-delà de ce qui est admis ou attendu. La folie et le retranchement apparaissent dans les récits de nos interlocuteurs comme deux déclinaisons de cet enveloppement .

La figure du « savant fou » est un topos des représentations courantes de la science, en particulier dans les registres humoristiques ou critiques. Si elle n'apparaît pas comme centrale dans les représentations émiques des scientifiques, le registre de la folie s'y retrouve néanmoins sous forme métaphorique : la vie folle, en science, est cette vie déviée, profondément colorée ou déformée par le trop-plein de ce qui n'est plus contenu et déborde de l'œuvre. Jean Guilaine décrit ainsi la « vie dingue » qu'il menait dans les années 1980, énumérant jusqu'à saturation ses multiples registres d'activités :

> J'ai donc traîné ce site [Roquemengarde, Hérault] pendant sept ou huit ans, à raison d'une campagne par an. Et en même temps je fouillais en Italie. Et en même temps je fouillais en Andorre. Et en même temps je dirigeais le laboratoire. Et en même temps j'avais mes séminaires. Et en même temps j'étais membre du conseil supérieur de la recherche archéologique [...] Voilà. J'ai mené une vie dingue à ce moment-là, parce que : j'étais à Toulouse, je donnais des cours, je donnais des séminaires, je dirigeais le laboratoire, j'allais fouiller en Andorre, j'allais fouiller en Italie, j'allais fouiller en Languedoc. J'allais à Paris.

L'investissement dans la recherche s'emporte ici dans une sorte de vertige schizophrénique, dont la folie devient la figure métaphorique. Si l'on peut s'observer être emporté par l'œuvre, l'on peut également s'entendre être décrit, par d'autres, dans une telle sujétion. Jean Guilaine relate ainsi une discussion avec Christian Goudineau, son collègue protohistorien au Collège de France :

> Chaque année j'ai publié mes séminaires. [...] Goudineau me disait « Tu es fou, personne ne t'oblige à faire ça ». Moi je vis pour ça. C'est vrai que l'archéologie m'a beaucoup apporté mais j'ai beaucoup donné aussi. J'ai beaucoup donné. Voilà. Je ne me plains pas. J'ai eu une vie formidable.

Ici, c'est une véritable économie qui est mise en scène, entre soi-même et l'œuvre, et dont les rapports s'orchestrent au décalque des logiques du don. Ces mêmes logiques qui, décrites par Mauss, concernent tout autant l'économie des biens matériels que symboliques, qu'aux rangs de ces derniers rien n'interdit au savant de se considérer, soi, en tant que personne.

L'excès dans le don de soi [12], une *libido sciendi* jugée débridée, sont les constituants de ce motif de la folie. Ainsi, Jean-Pierre Zalta raconte volontiers que les premiers étudiants du DEA de biochimie et de génétique [13] n'hésitaient pas à passer des nuits et des week-ends au laboratoire sur le nouveau campus Paul Sabatier.

12. Pour une analyse du motif du son de soi et de son rapport à la vocation en contexte artistique, voir l'article de Gisèle Sapiro (SAPIRO 2007).

13. Créé à Toulouse par Jean-Pierre Zalta et Jean Asselineau vers 1977, il s'agissait d'une des premières formation de ce type en France. Elle joua un rôle important, à la fois en impulsant ce type de recherche à Toulouse et en formant ceux qui devinrent par la suite les cadres d'institutions telles que l'INRA, l'INSERM, etc.

Portés par une dynamique de recherche enthousiasmante, ils suscitaient l'étonnement de leurs camarades et s'attirèrent l'épithète de « fous ».

Si la qualification par la folie relève d'une désignation par l'autre (les autres étudiants, l'autre professeur), le détail de l'engagement de soi-même par rapport à soi, au travers de l'œuvre de science, nous conduit à toucher un second motif : l'abnégation.

L'œuvre apparaît ici comme retranchement de la vie. Se retrancher, d'abord au sens de soustraire à soi, mais aussi à celui, poliorcétique, de se terrer dans l'œuvre, comme en tout siège, à son corps défendant. Dans son récit, Jean-Pierre Zalta suggère le premier sens lorsqu'il insiste sur ce que sa mission de développement scientifique avait pu signifier en termes de renoncements.

Ils concernent premièrement la vie personnelle : le laboratoire est un peu une « autre maison », la vie en science ne permet pas certains loisirs dont d'autres peuvent jouir. Pour autant, Jean-Pierre Zalta se défend que cet état de fait entraîne un appauvrissement, une réduction de l'expérience de vie, anticipant le jugement d'observateurs extérieurs :

> **S.P.** : Vous disiez que l'effervescence, l'engagement par rapport au labo n'interfère pas avec la vie privée.
>
> **J.-P.Z** : Si ça interfère ! Mais ça ne regarde personne. Bien sûr que ça interfère. Dans une certaine mesure… Les grandes ballades, partir pour plusieurs semaines, plusieurs mois, eh bien, ce n'est pas possible.

Le renoncement a également trait à l'environnement de recherche : le déplacement de Paris à Toulouse a impliqué l'abandon d'un contexte scientifique très favorable, le campus Pierre et Marie Curie, où se côtoyaient médecins, biologistes, mathématiciens, etc. Introduire la biologie moléculaire à Toulouse supposait, évidemment, d'établir des rapports avec les biologistes locaux. Ces rapports, raconte Jean-Pierre Zalta, ont pu s'avérer conflictuels, voire « obsidionaux », entre l'université et l'Institut de biologie cellulaire et génétique dont il avait la charge.

Enfin, le renoncement a pour objet les tâches professionnelles, lorsque les activités de recherche s'amoindrissent au profit de celles administratives. Ici le renoncement ne concerne pas un aspect extérieur à la recherche : c'est la recherche elle-même qui doit être sacrifiée afin de permettre sa perpétuation. Jean-Pierre Zalta insiste ainsi sur l'effort administratif considérable qu'il y a eu à mener pour maintenir et développer le laboratoire de biologie cellulaire : gérer localement l'équipe, prendre part à de multiples commissions, généralement sur Paris, etc. La plupart visaient à s'assurer d'une influence sur les lieux de décisions, d'autres, plus rares, constituaient aussi un plaisir, comme la présidence de la commission de génie génétique [14].

Pour terminer sur ce point, soulignons que chez Georges Larrouy nulle trace des registres de la folie ou du sacrifice. C'est autour du motif du voyageur, dont la vie s'écoule aussi résolument que l'Orénoque vers l'océan (fleuve qu'il a souvent parcouru), qu'il ordonne son récit. L'identification de motifs, lesquels constituent des formes idéales-typiques, conduit ainsi nécessairement à introduire des

14. Une commission ministérielle crée en 1989 et chargée d'évaluer les risques liés aux organismes génétiquement modifiés.

nuances dès lors que l'on se plonge dans le détail de cas particuliers.

2 Œuvre scientifique et famille

Au XIX^e^ siècle, le critique d'art Giovanni Morelli s'attachait, au moyen de l'étude fine des détails, à identifier les diverses mains intervenues au cours de la réalisation d'œuvres picturales. C'était, suggérait-il, dans l'infime que s'imprime le style propre à l'individu [15]. Derrière l'unité apparente de l'œuvre, l'analyse révélait au travers des détails, la gestuelle plurielle de sa conception. Toutefois, les « mains » d'une œuvre scientifique laissent des traces moins tangibles que celles pistées par Morelli. Dans le récit de soi savant, la manière de tenir compte de ces mains additionnelles et discrètes participe des styles que nous cherchons à cerner. Parmi ces autres mains, ce sont celles de l'épouse que l'on surprend premièrement à effleurer, ou à empoigner, l'œuvre. Des épouses à la fois proches du savant, et éloignées en ce qu'elles ne sont pas en possession de savoirs qui sont leurs.

Jean Guilaine, autant que Georges Larrouy, soulignent avec insistance le rôle essentiel et prépondérant que leurs épouses ont pris dans leurs activités scientifiques. Ce sont elles qui ont assuré les tâches logistiques, administratives, que l'emploi du temps saturé de leur mari empêchait de prendre en main. Jean-Pierre Zalta, au contraire, occulte complètement sa compagne de son récit, tout comme il garde en coulisses tout ce qu'il juge « personnel et n'intéressant personne ». Risquons-nous ici à une interprétation : si l'idée d'une co-production de l'œuvre se retrouve chez Jean Guilaine et Georges Larrouy, mais pas chez Jean-Pierre Zalta, suggérons que les deux premiers s'inscrivent dans une certaine tradition académique, alors que le troisième relève déjà des modes d'organisation des sciences qui marqueront les dernières décennies du XX^e^ siècle. Ainsi, Jean Guilaine, au sujet de sa compagne :

> Elle a joué un rôle magnifique, ma femme. Sans elle… Parce qu'il y avait beaucoup de choses, tous mes bouquins, tous mes articles, c'est elle qui les saisissait, et j'avais des rapports à faire en permanence, des rapports de type administratif. Moi j'écrivais, j'écrivais, et c'est elle qui tapait. […] Elle a vraiment fait corps avec moi, pour que je puisse tenir tête à tout. C'est vrai que… sans elle je n'aurai pas pu faire tout ça. Je n'aurai pas pu faire.

C'est ici au travers de l'œuvre, que Jean Guilaine dit avoir pu faire corps avec son épouse. L'œuvre est opérateur d'union. Mais elle est davantage encore.

Jean Guilaine et son épouse n'ont pas eu d'enfant. Il n'hésite pas à suggérer (à la fois lors de nos discussions et dans son ouvrage d'entretiens *Archéologie, science humaine* [16]) que son œuvre de chercheur s'est faite à ce prix, qu'elle s'est, d'une certaine manière, substituée à l'enfant qu'ils n'ont pas eu :

> On n'a pas d'enfant. Ça nous a un peu sauvé. Je ne sais pas si ça a été une bonne chose ou pas, je ne juge pas. Mais vous voyez ce que je veux dire ?

15. Ginzburg 1989/2010, p. 220.
16. Guilaine et Lehoërff 2011.

L'œuvre et la vie rebouclent curieusement : l'œuvre est à la fois opérateur d'union, ce qui permet de faire corps, et dans le même temps un substitut à la conséquence attendue de l'union, un tiers corps.

Georges Larrouy, au contraire, se montre en père et grand-père comblé. Lorsqu'il évoque ses enfants et petits-enfants, il souligne lesquels, étant « nature », partagent avec lui ce goût pour le monde naturel. Œuvre et goût vont chez lui de paire. C'est son goût – acquis depuis l'enfance – pour la nature et les hommes, qui sous-tend son œuvre. Son propre goût, ainsi réalisé dans son œuvre de naturaliste et de généticien, est suggéré à la manière d'un caractère héréditaire, sujet à déteindre sur l'entourage familial.

Enfin, Jean-Pierre Zalta, sur ce point également, ne dit mot. La sollicitation à l'origine de nos échanges ayant été interprétée comme visant à la restitution événementielle, l'aspect familial fut cantonné à l'extérieur du cadre de sa vie de savant.

Une toile de Velásquez présente les détails ayant certainement été les plus commentés en histoire de l'art : ceux des *Ménines*, de ce jeu de miroir entre une famille, une œuvre et ce peintre qui, à la fois, est dans l'œuvre et la réalise. C'est cette intrication de la famille, du savant et de son œuvre, que nous retrouvons nichée dans les récits de nos trois hommes. La vie en science, nous l'avons évoqué, peut exhiber l'aspect sacrificiel du retranchement. Celui-ci peut également valoir pour ce qui a trait à la famille. Jean Guilaine est le fils d'un ouvrier et d'une épicière. Son exceptionnelle ascension académique eut pour conséquence de creuser un fossé d'incompréhension avec sa parentèle. L'œuvre dissocie, disloque, la famille. Mais elle s'avère, dans le même temps, le moyen de leur redonner une place. Dans *Un désir d'histoire*, Jean Guilaine, en mémorialiste, consacre un livre à son enfance, au sein duquel ses parents tiennent un rôle de premier plan [17]. Au fil des chapitres, qui sont autant de tableaux thématiques, il piste et s'interroge sur les préfigurations de son devenir d'archéologue. De même, dans *Archéologie, science humaine* il raconte l'incompréhension de sa famille et le décalage qui apparut dès lors qu'il fit de l'archéologie sa profession [18]. Didier Eribon, dans *Retour à Reims* et *Retour sur retour à Reims*, met en œuvre une résolution assez similaire du décalage avec le substrat familial, au travers et au moyen de l'œuvre [19]. Marc Augé, dans *la Vie en double*, souligne que l'autobiographie, si elle plonge dans le passé, est aussi projection sur l'avenir ; convoquant Walter Benjamin, il cherche à « dissiper le cauchemar mythique », selon lequel nous garderions

> le vague souvenir d'avoir nous-mêmes choisi notre vie et, le regard tourné vers ce passé mythique, ne cesserions d'y chercher cet autre en nous qui serait, dès l'origine, responsable. [20]

Le récit de soi, même s'il affirme le contraire, suppose toujours un engagement vers l'autre, une adresse ; ne serait-ce qu'à un soi-même encore à venir.

17. Guilaine 2010.
18. Guilaine et Lehoërff 2011.
19. Eribon 2009.
20. Augé 2011, p. 9.

3 Œuvre scientifique et engagement dans la cité

La question du rapport entre les contenus scientifiques et leur environnement culturel, social ou psychologique est un problème aussi ancien que l'objectivation de la connaissance elle-même. Elle a fait l'objet d'une immense littérature sans qu'il n'y ait de raisons de croire qu'il s'agisse d'une question réglée. Ici, nous n'outrepassons pas les frontières du récit de vie : ce n'est pas tant le problème épistémologique général qui nous intéresse que celui posé par le rapport entre un contenu cognitif et son environnement, au sein de l'économie narrative propre à un récit. Nous présentons ainsi un cas où les cadres légitimes de l'action scientifique et de l'action politique sont découplés, puis, inversement, un autre où ils sont associés. C'est la place conférée à l'œuvre en tant qu'opérateur de continuité entre les différents épisodes biographiques qui nous importe ici.

Jean Guilaine dissocie ses activités de recherche et ses partis pris idéologiques, politiques. Il n'est fait aucun cas d'engagement syndical, partisan, doctrinaire… La pratique archéologique et les partis pris sont deux choses différentes. Ces derniers ne sont, pour ainsi dire, pas évoqués. Si (tel qu'il se raconte) Jean Guilaine instaure cette distinction au sein de ses activités et semble laisser le politique en dehors de l'archéologie, c'est parce que c'est *depuis l'œuvre* que cet aspect est réintégré. Les pans civils de ses activités ne sont pas *associés* aux pans scientifiques (comme le seraient deux domaines juxtaposables) : les énoncés normatifs sur le monde apparaissent *au travers* des énoncés archéologiques. Ce sont les entretiens publics qui permettent de saisir cette disposition.

Une première configuration consiste à instaurer l'éthique scientifique comme modèle d'éthique publique. Voici deux extraits où l'archéologue commente les appropriations et enjeux politiques des restes archéologiques :

> S'éloigner, se déconnecter de la réalité fait courir un risque à l'interprétation. Seul le travail sur le chantier permet de vérifier les hypothèses et de prendre conscience du fossé qui peut séparer les faits bruts de leur interprétation. Le terrain, c'est la vérité. [21]
>
> Vous voyez, dès qu'on quitte le matériel archéologique pour aller dans le domaine idéologique, il y a risque de dérapage. [22]

Fondée sur une conception fortement empiriste du terrain, l'attitude jugée bonne pour ce qui concerne l'archéologie l'est également pour ce qui concerne le domaine politique. L'éthique scientifique vaut pour éthique politique. Le constat est relativement fréquent : qu'un savant cherche à déployer une pensée cohérente en science et en politique est finalement banal. C'est, par exemple, tout l'enjeu de la biographie du statisticien Karl Pearson, écrite par Theodore Porter (Porter 2006).

Une seconde configuration place la connaissance scientifique comme fondement moral. Il ne s'agit plus seulement d'une norme éthique scientifique : le contenu de l'œuvre scientifique lui-même est invoqué pour justifier des considérations relevant d'une morale générale ; le savoir archéologique vient alors utilement appuyer, par exemple, une opposition à la destruction de la nature, à son exploitation excessive ou, plus généralement, aux maux de l'époque. Le Néolithique, considéré comme période d'apparition des phénomènes désignés par les notions de « monde

21. Extrait d'un entretien publié par l'*Indépendant*, sur le blog de Serge Bonnery, 26/05/2012.
22. Extrait de « Jean Guilaine, archéologue. À qui appartient le passé ? », *Libération*, 19/09/1995.

agraire », de « propriété », de « hiérarchie sociale » ou de « guerre », est convoqué pour exprimer une manière d'être au présent. Ainsi, l'archéologie, et partant l'œuvre du savant – chargée de vertu – dont elle participe, est tenue pour « corriger les idées reçues, développer l'esprit critique de chacun et le respect de l'autre » [23]. Ou encore :

> Mieux connaître l'Histoire et la Préhistoire, c'est porter attention aux autres et à soi, réfléchir sur le destin de milliards d'humains, être plus altruiste. Or, le monde actuel prône au contraire l'individualisme, l'égoïsme, le mythe du gagneur (dans tous les domaines : politiques, économique, sportif), celui qui vainc et écrase les autres. Les gens sont formatés pour être dans l'immédiateté, l'éphémère, le court terme, le tape-à-l'œil. Exactement le contraire d'une forme de sagesse, de réflexion, de profondeur de champ. [24]

L'ambiguïté entretenue entre l'objet de connaissance (ce que le savant sait à propos de la vie Néolithique), la vie savante (les normes éthiques qu'elle suppose) et l'état contemporain du monde (ce que le savant sait de l'état actuel du monde) est manifeste. Il faudrait ici comprendre que la vie en science et l'œuvre qu'elle a suscitée fournissent des raisons justifiant les énoncés sur l'état actuel du monde.

Caroline Ehrhardt, dans son étude sur Évariste Galois [25], a souligné les rapports délicats entre les activités révolutionnaires de Galois, à la fois dans les domaines politique et mathématique. Le rapprochement est tout aussi tentant que périlleux pour le biographe, qui se suspecte de projeter de la cohérence là où il y a simple coexistence. La difficulté est d'un autre ordre dans un récit de vie que l'on recueille, où il est possible de faire préciser ce rapport et de le prendre pour objet.

Dans le récit de Jean-Pierre Zalta, les bouleversements introduits en biologie par les investigations moléculaires accompagnent une pratique du bouleversement social. En mai 1968, arrivé à Toulouse depuis quatre ans, il prend une part active, « se mouille » selon son mot, aux mouvements de contestation tels qu'ils s'organisent à la faculté des sciences. Pour autant, il tient à distinguer mai 68 en général et mai 68 à l'université. Contrairement au cas de Jean Guilaine (ou à celui de Galois, développant une interprétation mathématisée de l'« indivisibilité de la République »), le « savoir » biologique n'est pas mobilisé pour asseoir un propos normatif ; la cohérence relève plutôt d'une attitude, d'une disposition, qui serait nécessaire pour assurer, au mieux, à la fois l'évolution de la recherche biologique et l'évolution des conditions de vie communes.

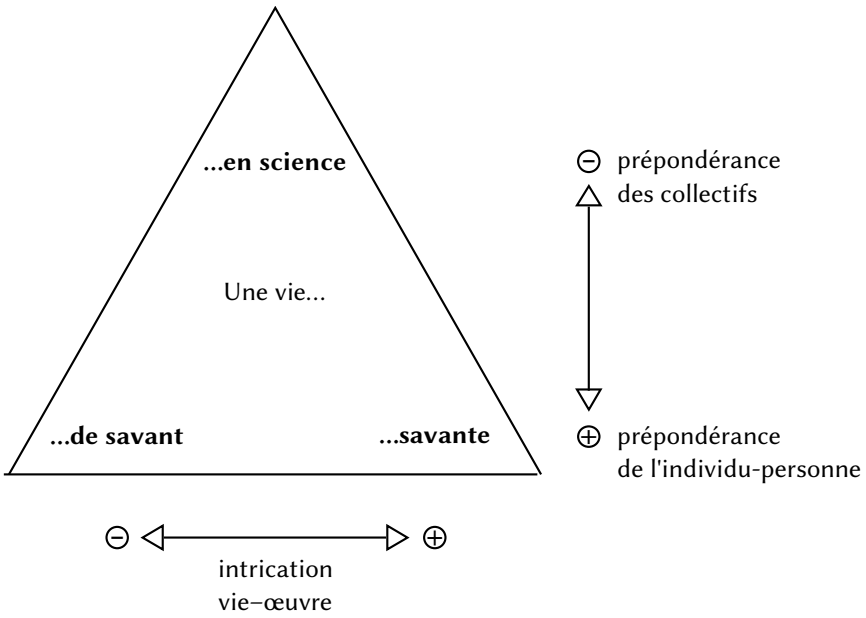
4 Conclusion

Le rapprochement de ces trois vies trouve lui-même ses raisons, en partie, dans la propre trajectoire de l'enquêteur. Sans qu'il s'agisse d'en faire le récit, il suffira de noter que, étudiant, je fréquentais une institution archéologique crée par Jean Guilaine : cela m'amena, dans le cadre du projet Patous, à être chargé de l'enquête le concernant, ainsi que de celle relative à celui qui fut son collègue et ami, Georges

23. Guilaine et Lehoërff 2011.
24. Guilaine et Lehoërff 2011, p. 61.
25. Ehrhardt 2011. Voir également sa contribution dans ce volume.

Larrouy. Par conséquent, j'étais aussi chargé du second représentant de la biologie, Jean-Pierre Zalta. De proche en proche, le partage de traits établissant une identité commune (un même laboratoire, une même discipline) expliquent ces trois rencontres et l'agrégation de leurs récits. Trois rencontres dont on ne pourrait taire qu'elles furent également celles d'un novice avec ses aînés dans la profession de savant : émaillant nos échanges, le don de conseils fut l'expression la plus tangible de ce rapport.

Les conditions concrètes de ces rencontres n'ont pas été au cœur de notre propos ; vient le moment d'en rendre compte. Eu égard à notre objet – les manières d'accorder une vie et une œuvre scientifique – elles sembleraient relever du détail anecdotique. Mais, en ce cas, d'un détail qui, nous semble-t-il, apparaît comme une miniature dont les motifs et les tons reproduisent le temps du récit les dispositions générales qu'ont ces hommes dans leur conciliation et leur monstration du rapport entre vie et œuvre. La vie de savant, la vie en science, la vie savante : la fine nuance qui distingue ces trois syntagmes résumera trois modèles de ces dispositions. Considérons-les, projetés dans un repère dont le premier axe a pour pôles le cloisonnement et l'intrication entre l'œuvre et la vie et dont le second axe indique la tendance à accorder une prépondérance soit à l'individu personnel soit aux collectifs que l'activité scientifique suppose.



La rencontre avec Jean-Pierre Zalta a lieu dans le bâtiment qui fut son laboratoire. Depuis la fin de son éméritat, le biologiste a quitté son bureau. Nous sommes installés dans un petit salon, une table et quelques fauteuils incommodément coincés au détour d'un couloir dans les niveaux souterrains de l'édifice. C'est ici, dans l'ambiguïté d'un espace de passage, dans ce qui demeure lieu de science bien que, lui, ne la pratique plus, que Jean-Pierre Zalta livre son récit. La *vie de savant* dit le rapport disjonctif entre la vie et l'état savant, qui n'est de la vie qu'un aspect parmi d'autres, lequel on peut montrer comme autonome, en rapport à des lieux, des rôles et des pratiques dont on tend à délimiter strictement le périmètre.

Le récit de Georges Larrouy a pour scène le bureau qu'il occupe au centre de parasitologie depuis 1970, non loin du Muséum d'histoire naturelle où il conserve

des responsabilités. Le lieu est meublé de multiples objets, archéologiques, photographiques, animaux naturalisés, instruments d'optiques, accumulés sa carrière durant. La *vie en science* exprime un style où la vie est montrée, non pas sous le jour d'un statut et d'une identité, mais en rapport avec un projet plus général, comme encyclopédique, dont la poursuite pourrait être menée indifféremment à des lieux particuliers.

Enfin, le récit délivré par Jean Guilaine le fut à Carcassonne, dans la maison de René Nelli (1906–1982) transformée en musée. Cet érudit, ce poète, fut pour lui un modèle et Jean Guilaine n'hésite pas à souligner la filiation intellectuelle qui les lie. Dans la *vie savante*, l'adjectif se rapporte à la vie sans le biais d'une préposition ; la vie entière est montrée comme intimement prise et intriquée dans son rapport à un savoir qui se fond ici dans l'arrière-plan territorial du Midi.

Ces lieux du récit, de l'énonciation de ce que l'on sait de soi savant, rappellent et font écho à la place que le corps a pris au long de notre propos, toile discrète des motifs et tons de ces trois narrations. Un corps qui ne se réduit pas à être le terme vital d'une dualité « vie et œuvre », mais qui apparaît plutôt dans ces récits pour assurer le dégradé entre la vie et l'œuvre, les recouvrements et les transformations de l'une en l'autre. N'était-ce pas, justement, le tableau d'une science incarnée [26] que nous poursuivions ?

Références

Augé, Marc 2011, *La vie en double. Ethnologie, voyage, écriture*, Manuels Payot, Paris : Payot & Rivages, 267 p.

Bloch, Maurice 2009, « La mémoire autobiographique et le Soi : Pour une alliance entre sciences sociales et sciences cognitives », *Terrain*, 52, p. 50–63.

Collinot, Anne 2012, « Entre vie et œuvre scientifiques : le chaînon manquant », *Critique*, 781–782, 6, p. 576–587.

Descombes, Vincent 1992, « Les individus collectifs », dans *Philosophie et anthropologie*, Espace international philosophie, Paris : Centre Georges Pompidou, p. 57–93.

Ehrhardt, Caroline 2011, *Évariste Galois. La fabrication d'une icône mathématique*, En temps & lieux, 29, Paris : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 300 p.

Eribon, Didier 2009, *Retour à Reims*, À venir, Paris : Fayard, 247 p.

Focillon, Henri 1934/2000, *Vie des formes, suivi de Éloge de la main*, Quadrige, 6, Paris : Presses universitaires de France, 131 p. ; 1934.

Gayon, Jean 1996, « De la catégorie de style en histoire des sciences », *Alliage*, 26, p. 13–25.

Ginzburg, Carlo 1989/2010, « Traces. Racines d'un paradigme indiciaire », dans *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, trad. par Monique Aymard, Christian Paoloni, Martin Rueff et Elsa Bonan, Verdier poche, Verdier, p. 139–180.

Grossetti, Michel 1994, *Université et territoire. Un système local d'enseignement supérieur, Toulouse et Midi-Pyrénées*, Villes et territoires, 6, Toulouse : Presses universitaires du Mirail, 376 p.

Guilaine, Jean 2010, *Un désir d'histoire. L'enfance d'un archéologue*, Carcassonne : Garae-Hésiode, 272 p.

26. Lawrence et Shapin 1998.

Guilaine, Jean et Anne Lehoërff 2011, *Archéologie, science humaine. entretiens avec Anne Lehoërff*, Arles : Actes Sud, 237 p.

Kaeser, Marc-Antoine 2003, « La science vécue. Les potentialités de la biographie en histoire des sciences », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 8, 1, p. 139–160.

Lawrence, Christoph et Steven Shapin (dir.) 1998, *Historical Embodiments of Natural Knowledge. Scientific Inference in Qualitative Research*, Chicago (Ill.) et London : The University of Chicago Press, vii–342 p.

Porter, Theodore M. 2006, « Is the Life of the Scientist a Scientific Unit? », *Isis*, 97, 2 : *Focus: Biography in the History of Science*, p. 314–321.

Ricoeur, Paul 1990, *Soi-même comme un autre*, Éditions du Seuil, 424 p.

Sapiro, Gisèle 2007, « La vocation artistique entre don et don de soi », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 168, 3, p. 4–11, DOI : 10.3917/arss.168.0004.

Strawson, Galen 2004, « Against Narrativity », *Ratio*, 17, 4, p. 428–452, DOI : 10.1111/j.1467-9329.2004.00264.x.